

Procès

Lecture à l'occasion de la journée de commémoration des victimes du nazisme

27 janvier 2023

1 Une survivante dont le nom est inconnu se souvient :

"Il serait faux de supposer que tous les ~~des~~ qui portaient le triangle rouge étaient des combattants conscients contre le fascisme. [...] Parmi les politiques allemands, il y avait beaucoup de femmes et de jeunes filles accusées d'avoir eu des relations intimes avec un Polonais, un Tchèque, un Français ou un Russe. Il y avait aussi parmi eux des femmes "âgées" qui, par compassion, ont donné un morceau de pain à un affamé ou un vieux vêtement à un homme qui avait froid, et qui ont ensuite été trahies par un individu malveillant".¹

2 Ellen Drube se souvient d'une autre personne en tant que témoin lors d'un procès en 1949. Il s'agissait d'~~elles~~ dans lesquelles Thuri, l'ancienne du camp, et Lambrecht, qui travaillait comme interprète, étaient accusées d'avoir participé à des meurtres :

"Je me souviens d'un cas précis, celui de la détenue Emmy Beckmann, qui se promenait toujours en tenue d'homme, elle a été emmenée après une discussion entre Lambrecht et Thuri la veille au soir, et a été fusillée avec 10 ou 12 autres détenus. Ce groupe avec Beckmann a dû rester un jour devant le camp et a été fusillé sur la montagne. Le lendemain, la rumeur a filtré que la Beckmann en faisait partie. Je me souviens très bien de cet incident parce que la Beckmann était dans notre camp.

1. slgBuBD42Ber986.

bloc n° 12, et que j'ai encore en ma possession le gilet de laine de la Beckmann".²

3 Frieda Friedlaucher, qui travaillait dans l'boutellerie, évoque une personne concrète :

"Dans cet établissement, il y avait une jeune fille de 19 ans qui avait reçu quatre fois en un an la peine de 25 coups de fouet. Son corps était entièrement recouvert de cicatrices et amaigri. La raison en était son amitié avec un Polonais".³

4 Hanne Heuss s'exprime en novembre 1949 dans le Hamburger Abendblatt sur l'importance des relations amicales pour les détenus :

"Outre la santé, on attendait surtout de la force d'âme et de la puissance des choses surhumaines. Car on était seul, seul parmi des milliers de compagnons, si l'on n'avait pas la chance rare de trouver une véritable compagne et amie".⁴

5 Gertrud Popp a eu cette "chance rare" :

"Une bonne fortune m'a fait retrouver la compagne de mes jours de jeunesse et m'offre pour le reste de ma vie une amitié renouvelée, sous les soins les plus délicats de laquelle s'éveille une nouvelle patrie".⁵

6 L'éclaireuse polonaise Wanda Po-Itawska se souvient :

A Ravensbruck, ma hiérarchie des valeurs s'est réorganisée : "Et maintenant, j'ai quatre-vingts ans. Je suis née en 1921, j'avais dix-huit ans quand la guerre a éclaté. Les meilleures années. Cela me protégeait tout de même des garçons stupides. Je ne m'intéressais ni aux vêtements ni aux produits de beauté : Jamais de la vie je ne me suis maquillée, jamais je n'ai couru après les garçons".⁶

2. SlgBuBd37Ber738 p. 3.

3. SlgBuBd36Ber719 p. 3.

4. SlgBuBd37Ber828.

5. SlgBuBd27Ber456 p. 29.

6. Loretta Walz "Et puis tu arrives...". Les femmes de Ravensbruck, Kunstmann/München, "

;
2005, S. 316.

7 Alijca Gawlikowska, active dans l'armée polonaise de l'intérieur, réfléchit au besoin de proximité dans une interview :

"J'ai fait la connaissance de Maria lorsque j'habitais dans le quartier tchèque et qu'elle était la plus ~~amie~~ de la maison. Nous avons parlé une ou deux fois et avons établi une certaine proximité. Je pense que c'était lié au besoin de laisser libre cours à ses émotions : Quand on n'a pas de famille, pas de voisin, et qu'on rencontre quelqu'un de positif et digne de confiance, il y a un besoin de tendresse. Dans le camp, les gens souffraient du manque de ~~proxi~~ du manque d'amour, du manque d'amitié. Il fallait y renoncer pendant des années. Et ces contacts signifiaient qu'on voulait dire quelque chose d'affectueux à un autre être humain, le prendre dans ses bras et l'embrasser".⁷

8 Nelly Mousset Vos écrit dans son journal :

«Je suis all'ee chanter chez les ~~Frans~~ comme autrefois les troubadours dans les châteaux ! Leur arbre est moins réussi que le ~~nô~~ mais sur la muraille, tracée au charbon, la perspective d'une rue de Montmartre, le marchand de journaux, la petite modiste avec son carton, le clochard et l'enseigne de Nicolas. . . J'ai chanté «Noël Nouvelet», «Le Divin enfant», «Minuit chrétien». Puis une voix dans le brouhaha : «Chantez-nous donc Butterfly». Pourquoi pas. . . «Un bel di vedremo . . . » c'est de circonstance. Brusquement je perçois le choc intérieur qui marque que je vais très bien chanter. L'émotion coule sur ma peau, je sens la chaleur de mes yeux entre mes ~~paup~~ La joie m'envahit, la joie dyonisiaque. »L'aspetto ! >>Battements de mains. Deux bras me serrent, deux baisers sur ma joue, Butterfly est devant moi, ses cheveux noirs, sa peau d'ivoire, ses yeux obliques. Mais Butterfly de Ravensbrück est chinoise et non pas japonaise. Pendant deux mois, son esprit et sa tendresse devaient me faire oublier l'horreur du lieu où nous nous trouvions.»

8.1

"Je suis allé chanter chez les Françaises, comme jadis les troubadours dans les ~~Sliss~~! Leur arbre est moins réussi que le nôtre, mais sur le mur, tracé au charbon, la perspective d'une rue de Montmartre, le marchand de ~~journaux~~ la petite modiste avec son carton, le clochard et l'enseigne de Nicolas...

7. Alijca Gawlikowska, Je n'ai jamais fait de moi une héroïne, Metropol 2017, p. 66-67.

Je chantais "Noël Nouvelet", "Le Divin enfant", "Minuit chrétien". Puis une voix dans le brouhaha : "Chantez-nous donc Butterfly". Pourquoi pas "Un bel di vedremo. . .", cela me convient. Soudain, je perçois le choc intérieur qui me dit que je vais très bien chanter.

8.2

Les émotions coulent sur ma peau, je sens la chaleur de mes yeux entre mes paupières. La joie m'envahit, la joie dyonisienne. . . "L'aspetto !" Claquements de ~~nas~~ Deux bras m'enlacent, deux baisers sur ma joue, Butterfly est devant moi, ses cheveux noirs, sa peau d'ivoire, ses yeux perçants.

... Mais Butterfly de Ravensbrück est chinoise et non japonaise. Pendant deux mois, son esprit et sa tendresse devaient me faire oublier l'horreur du lieu où nous nous trouvions".⁸

9 Une jeune résistante dont le nom n'est pas cité se souvient d'une forme de ~~point~~ communautaire :

"Plus tard, nous avons aussi profité de la route du camp pour ~~not~~ des histoires, écouter et apprendre. [...[...]] Lors de l'appel, les détenus étaient trop proches les uns des autres et il était interdit de continuer à travailler. On pouvait encore se mettre d'~~acc~~ avec les camarades sur des questions isolées, comme ce qui s'était passé dans l'histoire du mouvement des femmes. Et l'on ~~com~~ que l'on voulait savoir sur le ton ~~de~~

9.1

C'est avec fierté et joie que je pense toujours avec plaisir à ces heures de camp passées ensemble, qui m'ont apporté tant de choses précieuses".⁹

8. Extraits du journal intime non publié de Nelly Mousset Vos. Agréablement mis à disposition pour cette lecture par Sylvie Bianchi et Suzette Robichon.

9. SlgBuBd34Ber620

10 Astrid Blumensaadt-Pedersen, de Norvège, a des souvenirs similaires :

"Toutes les nations se rencontrent ici sur la route du camp. Pendant un court moment, les rues sont animées. On croise des camarades de travail et on se promène avec les amies. Les Françaises ne se renient pas, elles sont chics même dans leur costume de string en lambeaux. Malgré l'interdiction et la punition, leurs foulards sont noués de cent manières différentes. ~~Souffrants~~ résistantes à la maladie, elles sont optimistes, pleines d'humour. Au bout de la rue, il y a un petit chœur de Tchèques - un chœur de chant - elles sont entourées d'auditeurs, cela vaut la peine d'~~écouter~~ leur chant, il est bien répété à plusieurs reprises et dirigé par une chanteuse d'~~opéra~~ qui est enfermée depuis trois ans déjà".¹⁰

11 Irina Losowaja, de Voronej, souligne elle aussi l'importance de chanter ensemble :

"Je me mets à chanter à mi-voix ma chanson préférée, Katyusha, dans un élan de joie. J'entends - une voix se joint au chant, puis une autre, puis une troisième. Au bout d'une minute, tout le wagon chantait déjà. Il y avait même un peu plus de chaleur. C'est parfois comme ça : des gens totalement inconnus chantent ensemble une chanson. Et c'est comme si elles se rapprochaient, devenaient plus intimes entre elles".¹¹

12 Mais la Française Wanda Lambert de Loulay décrit aussi une autre impression des bruits dans le camp :

"Le pire, c'est peut-être le vacarme épouvantable de centaines de femmes, dont chacune n'a même pas un quart de mètre carré d'espace. La masse n'arrête pas d'injurier, de crier, de se quereller ; [. . .] pas une pensée pour se recueillir, pour ~~entamer~~ une conversation. On ne peut même pas se tenir les uns à côté des autres, car on est sans cesse bousculé par le va-et-vient stupide provoqué par les avortements. Comme on n'a pas la possibilité de s'attarder ^ de brèves rencontres, on se perd aussitôt de vue ; on s'~~Ž~~carte, on s'oublie".¹²

10. SlgBuBd41Ber868.

11. SlgBuBd33Ber599 p. 162.

12. SlgBuBd41Ber980 p. 13.

13 La résistante polonaise Alijca Gawlikowska dit dans une interview :

"Quand six femmes dorment serrées les unes contre les autres. Vous savez comment on ~~de~~ C'est un cauchemar. Et une autre chose a un effet négatif sur les femmes : Il n'y avait aucune ~~in~~ [...] Ni pour se laver, ni pour s'habiller, ni pour aucun autre acte physique. Pendant tant d'années, on était toujours avec quelqu'un, on n'était jamais seul. [. . .]"¹³

14 Encore une fois, Wanda Lambert de Loulay :

"Le soir même [. . .], nous jouons notre rôle dans la lutte pour les chaumières. (Il n'y a pas de ~~pe~~ pour les troncs.). Je rame et ~~ex~~amine les étages. Finalement, je grimpe silencieusement sur un 'quatrième'. Il n'y a là que deux ~~é~~ qui aspirent au septième ciel.[. . .] Je me fais tout petit sur le bord. Je reste ainsi des heures durant, toujours en danger de tomber. Des ronflements, des corps qui se retournent, des murmures et autres bruits".¹⁴

15 Yvonne Huntzbuchler note le 22 avril 1945 :

"Je suis heureux de pouvoir m'allonger, la paille est dure, nous sommes assaillis par les puces. Elles piquent sans cesse, si bien qu'on pourrait croire qu'elles sont aussi affamées que les déportés. Pourtant, c'est le seul moment agréable de la journée, car je peux bavarder avec les copines".¹⁵

16 R.L. Ferdonnet-Gay :

"D'habitude, nous dormons à sept sur deux paillasses, empilées comme des sardines ; il est inutile de vouloir s'étendre. On prend d'emblée sa place entre deux camarades et on s'entasse l'une dans l'autre. C'est une ~~in~~risquée qu'on nous impose. Si notre lit n'est pas plein, n'importe quelle femme a le droit d'y dormir avec nous ; mais même les bonnes compagnes ne sont finalement que des ~~é~~, on subit ensemble le malaise, la maladie, l'incompatibilité, le dégoût et l'aversion".¹⁶

13. Alijca Gawlikowska, Je n'ai jamais fait de moi une héroïne, Metropol 2017, p. 90.

14. SlgBuBd41Ber980 p. 11.

15. SlgBuBd32Ber582 p. 17.

16. SlgBuBd41Ber978 p. 27.

17 La juï'in hongroise Katõ Gyulai écrit

"On distribua des manteaux, mais seuls les plus énergiques en reçurent un. Pendant plusieurs jours, on apporta dix manteaux chacun, et bien sûr, tout le monde y courut. Evi prétendait être malade des poumons

Elle a reçu un manteau de transition non doublé. Mais même ça, c'était mieux que rien. Parfois, quand il faisait très froid

était, elle me mettait le manteau, et la nuit, quand nous avions trouvé d'une manière ou d'une autre notre position pour dormir, nous nous couvriions avec lui".¹⁷

18 Emilia Kopetok décrit cette situation du point de vue des enfants :

"Je voulais ramper vers un corps qui était encore chaud. Je cherchai et trouvai un corps chaud. Je me suis blotti contre cette femme. Elle m'attira contre elle et me réchauffa. Chacune de ces femmes était comme une mère. Elles serraient les enfants contre elles et les réchauffaient avec leur corps. Je ne sais pas si cette femme était russe ou polonaise, mais elle nous réchauffait toujours".¹⁸

19 Katõ Gyulai décrit une amitié qui est née dans cette proximité :

"Ma dernière compagne de lit s'appelait Blanka, une gentille femme de Haute Hongrie. Je lui dois beaucoup, peut-être aussi le fait que je ne sois pas devenu fou malgré tout. A l'usine, un ouvrier français, un prisonnier libre, lui faisait la cour. Ils ne pouvaient pas se parler, aucun d'eux ne connaissait la langue de l'autre. Le jeune homme écrivait des lettres gentilles et intelligentes à Blanka, et je les lui traduisais. Il était chrétien, condamnait la persécution des Juifs et demandait presque pardon pour cela.

19.1

Il promit à Blanka que si les temps s'amélioraient et qu'il pouvait rentrer en France, il irait la chercher pour l'épouser. Il donna à Blanka de la nourriture et des vêtements, qu'elle me prêtait volontiers. En général, elle a toujours été patiente et gentille avec moi, bien qu'elle n'ait jamais eu de problème avec les enfants.

j'étais sale et pouilleux. [. . .]

17. Katõ Gyulai, Deux sœurs - Histoire d'une déportation, Metropol/Berlin, 2001, p. 39.

18. Loretta Walz "Et puis tu arrives. . .". Les femmes de Ravensbrück, Kunstmann/München, " ;
2005, S. 358.

19.2

Blanka avait une belle voix, et quand j'étais très désespérée, elle me chantait des chansons yiddish. A la libération, nous avons été séparés, je ne connaissais pas son adresse. Malheureusement, je n'ai plus eu de nouvelles d'elle. Un jour de congé, j'ai fabriqué une chaîne et une étoile de David avec du fil de cuivre ~~fi~~Je les ai donnés à Blanka en partant. Elle était aussi touchée que s'ils ~~avaient~~ été en or".¹⁹

20 Nelly Mousset Vos écrit à ce sujet dans son journal :

10 janvier 1945 «[...]Le soir, la demi tranche de pain prélevée sur la maigre ration quotidienne avalée - j'ai si rarement le courage de la conserver - on ne peut plus circuler dans les blocs. S'il ne fait pas trop mauvais, je me promène au dehors avec toi et mon bonheur doit être visible car les camarades me reprochent d'avoir l'air de me promener dans «une ville d'eaux». Sinon je monte à ton lit du troisième étage puisque c'est le dernier salon où l'on cause. Tu y es heureusement seule, ce qui est rare dans ce camp où l'on y en a deux et parfois trois par paillasse. Mi-couchées, mi-accoudées nous parlons. [...] »

20.1

"[...]Le soir, lorsque la moitié de la tranche de pain de la maigre ration quotidienne est consommée - J'ai si rarement le courage de les garder -, on ne peut plus bouger dans les chaussettes. Si le temps n'est pas trop mauvais, je me promène avec toi dehors et ma chance doit être visible, car les camarades me reprochent d'avoir l'air de me promener dans "une ville d'eau". Sinon, je monte à ton lit au troisième étage, car c'est le dernier salon où l'on ~~dit~~ Heureusement, tu y es seul, ce qui est rare dans ce camp où deux et parfois trois personnes dorment sur une paillasse. **Mi-assis**, mi-allongés, nous parlons [...]"²⁰

21 Rita Sprengel écrit sur sa rencontre avec Maria Grollmus :

"J'ai présenté Bibi à Maria, une chrétienne très croyante. Une profonde amitié s'est développée entre elles. Maria écrivait des poèmes. Bibi aussi. Elles montraient et

19. Katb Gyulai, Deux sœurs - Histoire d'une déportation, Metropol/Berlin, 2001, p. 59.

20. Extraits du journal intime non publié de Nelly Mousset Vos. Agréablement mis à disposition pour cette lecture par Sylvie Bianchi et Suzette Robichon.

se sont offerts mutuellement ce qu'ils avaient écrit".²¹

22 Alijca Gawlikowska interprète rétrospectivement l'importance des amitiés dans le camp comme suit :

"Vous savez, les sentiments entre les femmes dans le camp étaient potentialisés par le fait qu'il manquait de tout. A cela s'ajoutait une part subtile de ~~sa~~refoulée. L'augmentation des sentiments amicaux avait aussi cet arrière-plan. Certainement, même. Ce thème était omniprésent. C'est tout naturel, c'est ainsi que les choses sont arrangées, il ne faut pas s'en étonner".²²

23 Helene Potetz, détenue à Ravensbrück de 1940 à 1945, se souvient de Stefanie Kunke :

"Steffi avait une attitude fabuleuse qui s'exprimait aussi dans son apparence, ce qui était pris comme une provocation par les surveillants. Les gifles étaient donc à l'ordre du jour. Il y avait un point positif dans sa vie à l'époque, à savoir qu'elle pouvait de temps en temps échanger quelques mots avec K"athe Leichter, car les Juifs sans Strafblock devaient effectuer un travail tout aussi pénible. Selon des récits ultérieurs, ces moments de lumière leur ont donné à toutes deux beaucoup de force".²³

24 Hèl`ene Roussel écrit en février ou en mars 1945 dans une lettre à Germaine Tillion, qui est à l'infirmerie :

«Les fils t'enus de l'amitié ont souvent paru submergés sous la brutalité nue de l'egoïsme, mais tout le camp en était invisiblement tissé.[. . .] Reviens ici d'es que ce sera possible. Ce sera tellement mieux que nous nous occupions de toi. Tu guériras bien plus vite, et puis, nous avons besoin de toi. J'ai quelquefois besoin de tes mains sur mon front, quand j'ai mal.»

21. Helga Schwarz, Gerda Szepansky (éd.) . . . und dennoch blühten Blumen - Dokumente, Berichte, Gedichte und Zeichnungen vom Lageralltag 1939-1945, Brandenburgische Landeszentrale für politische Bildung, 2000, p. 76.

22. Alijca Gawlikowska, Je n'ai jamais fait de moi une héroïne, Metropol 2017, p. 69.

23. (1940 - 1945 à Ravensbrück) La détention de Stefanie Kunke" In Helga Schwarz, Gerda Szepansky (éd.) . . . et pourtant des fleurs ont poussé documents, rapports, poèmes et dessins du Lageralltag 1939-1945, Brandenburgische Landeszentrale für politische Bildung, 2000, p. 59.

24.1

Souvent, les fils subtils de l'amitié semblaient se dérouler sous la brutalité nue de l'ego.
Les gens ont tendance à disparaître, mais tout le camp est traversé par eux de manière invisible.

[...] Reviens ici dès que possible. Ce serait beaucoup mieux si nous prenions **soin** de toi. Tu guérirais beaucoup plus vite, et puis nous avons besoin de toi. Parfois, quand j'ai mal, j'ai besoin de tes mains sur mon front".²⁴

25 Antonia Bruha, qui a été détenue à Ravensbrück de 1942 à 1945, décrit l'importance de la rareté de la possibilité de prendre une douche :

"Les gens qui ont toujours la possibilité de se laver ne se rendent pas compte de ce que représente une douche chaude pour un prisonnier. Les gouttes d'eau coulent sur le corps comme si elles étaient des êtres vivants. Elles ne font pas que nettoyer, elles caressent et transforment le détenu en un véritable être humain pour un court instant".²⁵

26 Une survivante non nommée raconte dans un livre paru à Prague que "la mort est une chose qui ne se fait pas".

Recueil **Ravensbrück**

"Il y avait bien une salle d'eau dans le block, mais il est évident qu'elle n'était pas chauffée, même en hiver, et qu'il n'y avait que de l'eau froide. Dans les bassins en pierre et sous les conduites d'eau glacées, plusieurs centaines de personnes devaient se laver chaque jour. Nous attendions les unes après les autres et nous nous frottions mutuellement le corps sans un seul morceau de savon".²⁶

27 Le docteur Doris Maase, médecin des détenus, décrit le contact étroit qui s'est établi pendant les **efforts** pour sauver les codétenus :

"Quatre vies humaines étaient en danger, nous étions trois à travailler dans la salle d'examen, les ~~plus~~ nous aidaient bien sûr avec zèle. Pendant que l'une d'entre nous faisait des piqûres pour la

24. Extrait d'une lettre de H'el`ene Roussel à Germaine Tillion, février / mars 1945, Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon, 2002.1242.03.12

25. Loretta Walz 2005, S. 216.

;

Et puis tu arrives. . . ". Les femmes de Ravensbrück, Kunstmann/München, " 26. SlgBuBd41Ber967 p. 13. (Copie du recueil, sans auteur, ni date, ni éditeur).

Les autres enlevaient les chaussures et ~~bas~~ des femmes pour leur broser et leur masser les pieds gelés. Le premier coup de pied fut **accueilli** avec joie, car la sensation de douleur indiquait que la vie revenait dans le corps parce que le sang circulait à nouveau ; cette vie humaine, nous allions ~~pour~~ **maintenir en vie**".²⁷

28 Antonia Nikoforova, médecin militaire de Saint-Pétersbourg, affectée comme médecin-chef après la libération par l'Armée rouge, se souvient d'une situation dans le camp :

"Par hasard, j'ai vu un jour Lenotschka se déshabiller. En voyant son corps strié de cicatrices noires, je me suis demandé comment elle avait pu supporter tout cela et rester si tendre et douce [. . .]".²⁸

29 Eleonora Idsikowskaja décrit cependant un autre regard sur le corps des femmes ~~elles~~

"[...] on nous a tout de suite retiré nos vêtements, et ceux qui n'avaient pas réussi à passer en premier par la fenêtre ont dû attendre leur tour, nus, dans la rue. Dans la salle de bain, des gens quelconques, en majorité des ~~hommes~~ nous regardaient, dans la pièce suivante, on nous mettait dans la main une masse de savon liquide qu'on ne pouvait mettre nulle part, sauf pour froter sa tête rasée".²⁹

30 Wanda Lambert de Loulay trouve aussi qu'une situation similaire est ~~partie~~

"Nous, les nouveaux, devons encore une fois nous présenter, cette fois devant le poste de police, sans vêtements. Le jour s'est levé entre-temps. Sous le regard moqueur des SS, cela a duré je ne sais combien d'heures. Tout le monde est nu. Des nus de tous âges. ~~Les~~ **Poitrines** plissées, des ventres pendants, des bourrelets de **graisse**, des cicatrices d'opération. Et cette malpropreté ! [...] Quelques pudiques se pâment d'embarras. Irma, la plus inexpérimentée, est battue parce qu'elle ~~gala~~ **gala** chemise. Tout cela pour qu'enfin le médecin SS, rondouillard, assis dans un fauteuil, nous reçoive et **examine** en hâte les ongles et les dents".³⁰

27. SlgBuBd25Ber343 p. 3.

28. SlgBdBd23Ber259 p. 21.

29. SlgBuBd28Ber492 p. 6.

30. Traduction de "Deportee 50.440" Wanda Lambert de Loulay SlgBuBd41Ber980.

31 Le rapport d'Yvonne Huntzbuchler témoigne de la fréquence avec laquelle cette situation s'est produite :

"Nous sommes dehors, en rang par cinq, et nous attendons d'entrer dans le commissariat. Oh, quelle surprise, on nous ordonne de nous déshabiller complètement. Et nus, une femme derrière nous

l'autre, nous attendons dans un long couloir, les fenêtres sont grandes ouvertes sur le froid extérieur. Dans la petite salle, il y a deux soi-disant médecins en blouse blanche, nous devons passer devant eux".³¹

32 La sœur catholique Eva Laubhardt constate à ce sujet

"Nous sommes arrivés dans la salle de bain. On nous a déshabillés nus comme des vers, on nous a mis sous la douche, une centaine dans une pièce, à trois ou quatre sous une douche. Ensuite, nous sommes restés nus pendant plus d'une heure en attendant le médecin. Le médecin est arrivé, chacun a dû défiler devant lui. Il les a regardés avec le regard d'un médecin ou d'un jeune, allez savoir".³²

33 Trude Mittag-Rottmann s'exprime clairement sur la présence d'hommes dans le camp de femmes :

"Un jour, un nouveau surveillant est arrivé, un certain Moz[t]ek, un vrai SS. "Salauds, putes", hurlait-il, "attendez, dans trois semaines je serai complètement là, vous pourrez voir quelque chose". Et il avait tenu parole. [...] Quant à Monsieur Motzek, l'homme SS, il admirait en novembre, dans la rue du camp, les corps nus des femmes, il n'y avait pas que des vieilles".³³

34 Dans le cadre d'une enquête, Ursula Barnewitz de Schwerin fait la déclaration suivante :

"J'ai reçu 25 coups de bâton sur le corps nu au K.Z. parce que je n'ai pas rendu service à un SS (nom inconnu). Cela a été signalé comme refus de travailler".³⁴

31. SlgBuBd32Ber582 p. 131.

32. SlgBuBd40Ber933.

33. SlgBuBd40Ber930 pp. 5-7.

34. SlgBuBd21Ber207 p. 3.

35 Hanna Burdówna dit à Loretta Walz :

"Quand je travaillais je devais aller à la cuisine à cinq heures du matin. C'est là que j'ai vu deux ou trois fois. Des SS armés de fusils **faisaient** sortir du camp une jolie Polonaise au milieu. Des jeunes filles de dix-huit à dix-neuf ans. Après, nous avons entendu les tirs. Quand les SS revenaient et voyaient de la lumière dans la cuisine, ils entraient et nous demandaient si nous ~~avons~~ **avions** entendu quelque chose. Nous répondions : "Non".³⁵

36 Ceija Stojka se souvient de son séjour à Auschwitz et d'un autre aspect de l'interdiction :

"Les vieux et les vieilles qui ont eu honte devant leurs enfants parce qu'ils étaient nus devant eux. Ils n'ont eu aucun égard ! Puis les hommes ont rasé les femmes. Une fois par mois, les femmes étaient rasées. Combien de fois est-il arrivé que le fils ou le père se tienne là avec un rasoir, devant la mère ou la grand-mère, devant le père, l'oncle ou le neveu. Ils se sont battus à mort, mais ils ont dû se laisser faire. Qui veut comprendre ça ?"³⁶

37 La Néerlandaise Noen Beuzemaker [prononcer : Nuun B"ojsemaaker] écrit à Ilse Hunger :

"Aujourd'hui, nous sommes d'humeur joyeuse. Un enfant nous est né ! Le premier enfant de la famille ! Il y a une demi-heure à peine. Un garçon, en bonne santé, large d'épaules et avec une voix. Tout le monde se réjouit - tout Siemens rit. Si seulement nous **pouvions** le garder. La mère aussi est en bonne santé et heureuse. Eh bien, Ilse - nous sommes devenus si durs et si blasés parfois. . . un suceur touche encore chacune d'entre nous à un endroit mou quelque part".³⁷

38 La Norvégienne Astrid Blumensaad-Petersen s'en souvient :

"Beaucoup de jeunes femmes polonaises sont dures et rudes sur le lieu de travail, mais charmantes envers celles qui gagnent leur amitié. Elles sont pleines d'activité - fortement érotiques.

35. Loretta Walz ;
2005, S. 120-121. Et puis tu arrives. . . ". Les femmes de Ravensbrück, Kunstmann/München, "

36. Loretta Walz ;

2005, S. 327.

37. SlgBuBd22Ber242.

table -. Du bloc 32 sort une femme avec un enfant dans les bras - ah, c'est celle qui a fait huit mois de détention dans l'obscurité. L'enfant a un an et demi, il cligne des yeux au soleil, ses yeux ne se sont pas encore habitués à la lumière. La femme s'assied sur le gravier, l'enfant ne peut pas encore se tenir sur ses jambes".³⁸

39 Lili Liegnel (Keller-Rosenberg), qui a été emprisonnée avec ses deux frères et sa mère à Ravensbrück lorsqu'elle était enfant, décrit les liens qui l'unissent à ses frères et sœurs après la grave maladie de sa mère :

«Nous ne pleurons m[^]eme plus, fatalistes ; et notre grande affection r[^]eciproque, entre nous trois, notre tendresse intense, nous liaient assurément. M[^]eme les paroles semblaient superflues. J[^]étais l'a[^]înée, je devais me suppl[^]eer, si possible, a` l'absence de Maman.»

39.1

"Nous avions renoncé, nous ne pleurons même plus ; une grande mutuelle L'affection et la tendresse nous liaient toutes les trois naturellement et sans paroles. J'étais l'aînée et je me suis fait un devoir de remplacer notre maman autant que possible".

40 Marta Baranowska se souvient d'un moment de **considération irritante :**

"Tout à coup, je vois tout différemment autour de moi, il y a une atmosphère de **bonté**, d'amour, de respect. Je savais qu'il s'était passé quelque chose, et puis j'ai appris que ma fille n'était plus en vie. Les Polonaises du bloc avaient été informées que l'enfant était morte, mais on ne devait rien me dire. Je ne l'ai appris qu'en juin".³⁹

41 Anna Kopp décrit la mort de sa mère :

"Notre mère est morte peu de temps après. Un jour, elle est tombée et c'est ainsi qu'elle est arrivée à l'infirmerie. [...] Quand nous allions travailler, nous passions devant la fenêtre et nous pouvions la voir. Quand nous sommes passés deux ou trois jours plus tard, celle qui était sur le même lit de camp nous a fait un signe : Maman est morte. Malgré notre peur, nous sommes entrés. Je n'ai jamais vu ma mère rire ou sourire de sa vie.

38. SlgBuBd41Ber968.

39. Loretta Walz 2005, S. 95.

;

Et puis tu,
arrives
Les femmes
de
Ravensbrück
Kunstmann/M
ünchen,

Mais elle avait un petit rire, comme si elle ~~avait~~ avait quelque chose de merveilleux. Mais la surveillante du commissariat est arrivée et a demandé ce que nous faisons là. J'ai dit : 'Notre mère est morte. Nous devons la voir une dernière fois. Il y avait là comme un souffle d'humanité. Elle nous a laissé repartir en toute impunité'.⁴⁰

42 La survivante belge Anette Eekmann se souvient :

"Le pire, c'est que je pensais : Après avoir porté tant d'enfants morts, comment puis-je être tendre avec un de mes enfants ? Je suis devenue si dure. Cela m'a ~~aidé~~ aidé. Mais il fallait s'endurcir, sinon on se brisait".⁴¹

43 Hermine Schmidt se souvient des effets déroutants que la vie dans le camp a eus sur les relations mutuelles :

"Elle voulait être bonne avec moi et elle m'a grondé ! Tu te rends compte ? Elle était vraiment bien. Je ne devrais pas me laisser pendre, ce ne serait pas si grave. Sinon, je ne serais pas rentré à la maison. Je ne sais pas comment dire ça, mais ça a valu la peine d'être émoussé. La prononciation n'est pas aussi fine qu'ici, on devenait un peu habitué, ça vient tout seul avec le temps".⁴²

44 Helene Russky rapporte également un cas comparable :

"Un jour, j'ai demandé à ma ~~dame~~ dame la Polonaise Marta, de me signaler au commissariat. Dans la cuisine pleine de courants d'air où je travaillais, j'avais contracté une grave maladie de la semelle frontale. "Non, tu n'iras pas au commissariat", répondit-elle brièvement en se détournant.

Bien que je m'efforçais de garder mon calme, je pleurais - je ne reconnaissais pas Marta. Le lendemain, le camp était en pleine effervescence : un convoi de 2000 femmes était en train d'être constitué, avec toutes les malades du Revier et toutes celles qui n'étaient pas en ~~de~~ de travailler. Nous connaissions leur fin. Elles ont été gazées. "Tu sais maintenant à qui tu as affaire ?

40. Loretta Walz Et puis tu arrives. . . ". Les femmes de Ravensbrück, Kunstmann/München, "
; Et puis tu arrives. . . ". Les femmes de Ravensbrück, Kunstmann/München, "
2005, S. 257.

41. Loretta Walz Et puis tu arrives. . . ". Les femmes de Ravensbrück, Kunstmann/München, "
; "
2005, S. 237-38.

42. Loretta Walz "
; "
2005, S. 51.

pourquoi je ne t'ai pas signalé au commissariat ?" a demandé Marta. Je lui ai sauté au cou. Je ne pouvais pas parler à ce moment-là".⁴³

45 Olowjannikova Ekaterina Iwanowna évoque les lacunes qui existaient malgré les expériences partagées :

"Une fille qu'on torturait avec moi était polonaise (je ne sais pas son nom, on n'en avait pas envie)".⁴⁴

46 Lily Uden, du Luxembourg, a écrit le poème «Fraternité», qui est une expérience similaire :

J'ai oublié ton nom, ton visage, tes yeux ; Je sais pourtant que nous étions deux. . . []

J'ai oublié ta voix, ta langue, ton accent, amie inconnue ; mais à travers le temps,

je n'ai senti réchauffé par ta main toujours présente".⁴⁵

47 Alida Castaing le dit ainsi en 1958 :

"J'ai eu la chance de revenir avec quelques autres. C'est pourquoi j'ai une profonde amitié et une grande sympathie pour toutes les camarades en général et pour celles que j'ai connues en particulier. Je me souviens très bien de toi, ma petite Boubou. Je me souviens très bien de la tranche de chou-rave que tu m'as donnée un jour au bloc 27 de notre troisième étage".⁴⁶

48 Yvette Guineau "Bluette" dit à propos de son amitié avec Yvonne "Baratte :

"J'ai l'impression d'avoir très bien connu Yvonne et d'avoir perdu en elle une amie. Pourtant, je ne l'ai vue que quatre fois".⁴⁷

43. SlgBuBd32Ber597.

44. SlgBuBd27Ber464.

45. Christiane Schlessler-Knaff, Lily Uden. Professeur- Artiste-peintre - Poète - Grande Résistance, Impr. Saint-paul 1991, 217.

46. SlgBuBd32Ber588 p. 3.

47. SlgBuBd41Ber979 p. 13.

49 Mme Smeljanskaja évoque la rupture des amitiés lorsque les premiers détenus sont libérés dans le cadre de l'opération "Bus blancs" :

"Un fil de fer barbelé nous séparait. Ils étaient déjà libres, mais nous languissions dans le bloc pénal. Et pourtant, nous devions nous réjouir pour eux. C'est alors que les communistes norvégiennes s'approchèrent de nous : Gerdi Flu"ger Pedersen - la femme d'un membre du [...] comité central du parti communiste norvégien, Inga - la femme du secrétaire de l'organisation de jeunesse de Norvège [. . .]. Elles nous ont tendu les mains à travers les barbelés et nous ont caressé la

Nous n'oublierons jamais Ravensbruck, - dit Gerdi.

- Et cela ne doit jamais se répéter, - répondis-je.

- Oui, oui, nous devons nous pour que ces horreurs ne se reproduisent plus jamais.

J'ai retiré de mon doigt une bague de jambe que des amies m'avaient offerte et je l'ai passée sur le doigt de Gerdi. Mon numéro -17442- était gravé sur la bague. Gerdi sourit tendrement et me caressa la joue à travers le fil barbelé. Nous nous sommes séparés".⁴⁸

50 Yvonne Huntzbuchler note le 22 avril 1945 dans son journal :

"La paillasse est dure, l'oreiller aussi, mais je m'endors tout de suite. Un peu plus tard, je me réveille à moitié quand une camarade s'allonge comme elle peut à côté de moi. Car nous dormons ici à deux dans un "lit" de 80 cm de large. [. . .] Je retrouve Simone et Leone qui, heureusement, sont placées de mon côté, car dans le bloc il y a un côté A et un côté B. Simone et moi allons dormir ensemble. Ça nous reconforte".⁴⁹

51 Gertrud Popp, ancienne du block depuis le 22 janvier 1941 :

"Derrière les barbelés, mon amie me fait signe depuis la route du camp, elle s'est alignée avec des centaines d'autres jeunes pour être évacuée. C'était une femme très jolie, délicate et finement structurée, mentalement très agile, mais qui n'était souvent libérée de ses idées noires et de ses dépressions que par nos conversations animées pendant son temps libre. Je n'ai pas le droit de lui dire pour la dernière fois que je l'aime.

48. SlgBuBd33Ber599. Adapté littérairement par A. Slobiua (soldat de l'Armée rouge, impliqué dans la libération de Rav).

49. SlgBuBd32Ber582 p. 13.

de serrer la main. . ."⁵⁰

52 Dans le cadre d'une audience du procès Ravensbrück de Hambourg en 1946, les témoins Helena Dziwzinka, de Pologne, et Neeltje Eppker, des Pays-Bas, font leurs déclarations :

Questions du juge au témoin :

Juge : Combien de vos amis sont morts pendant que vous étiez là-bas ?

Témoin : Il est difficile de répondre. Il y en avait quelques dizaines ou peut-être quelques centaines.

Juge : Si vous omettez ceux qui ont été abattus, combien sont morts ? *Témoin* : Si je voulais les laisser de côté, beaucoup de mes amis sont morts. Une centaine ou plus.

Juge : Étaient-ils vieux, jeunes ou d'âge moyen ?

Témoin : A tout âge. De très jeunes à très vieux. Certains étaient dans un état de santé merveilleux à leur arrivée et sont morts très rapidement.⁵¹

53 Helene Freudenberg décrit les conséquences psychiques de l'expérience de la violence :

"Helga Wittauer est venue me voir dès le deuxième jour et m'a dit : "Lene, on m'a dit de serrer la main. Cela ne me fait pas aussi mal physiquement que je le pensais. Mais la sensation de
être battu par ces bêtes me fait perdre la tête".⁵²

54 La médecin tchèque Mila Janu écrit dans une lettre peu avant sa mort le 10 janvier 1945, après avoir été torturée et affaiblie par le typhus :

"Quand il y avait une mer d'agonie tout autour et moi, un médecin, vers qui venaient des yeux désespérés, ah oui, les yeux qui appelaient à l'aide et je ne pouvais rien faire. J'étais un esclave, je devais être un robot sans sentiment ni conscience. Je sentais que je m'éloignais des gens, moi qui voulais trouver des gens, leur consacrer tout mon travail, les gagner et les aider par mon métier, leur donner tout mon cœur. Et rien, je n'étais seul et à la fin, je me retrouve en dehors de ces personnes et je n'ai pas trouvé le chemin vers elles.

50. SlgBuBd27Ber.456 p. 13.

51. SlgBuBd12Audience p. 2.

52. SlgBuBd40Ber932 p. 11.

54.1

En quoi consistait la faute ? Comment l'ai-je trouvée ? Toute ma vie, j'ai cherché, j'ai désiré, j'ai attendu quelque chose. Et voilà que tout cela est arrivé. Il ne reste que la tristesse et la déception. Et puis vint le miracle de l'amitié trouvée. Je [m'efforçais]... désespérément de la trouver. Comme tout dans ma vie : à peine l'ai-je trouvée que je dois partir. C'est l'ironie de tout cela, de tout le monde fou d'aujourd'hui. Que signifie la mort pour moi ? Peut-être que je m'endors, puis que quelqu'un vient constater un cadavre, commence le déshabillage habituel, l'enlèvement, peut-être que quelqu'un vient regarder, puis j'attends dans la chambre mortuaire, pour la dernière fois j'attends. . . .

54.2

Puis ils me conduisent à la porte du crématoire et me brûlent, peut-être pendant l'appel. Les flammes s'élèvent. Je vais attirer l'attention et il y aura de la matière à raconter. Le feu s'éteint, la conversation se poursuit sur un autre sujet et la vie continue à son rythme. Il n'y aura plus que moi. Ah, pourquoi dois-je penser aux senteurs de ma terre natale, pourquoi vois-je les pentes violettes de bruyère et les crêtes bleues des montagnes ? Pourquoi est-ce que j'entends le jeu des champs de blé qui ondulent ? Le bruissement de la forêt est doux. C'est si doux dans tes bras, Jurkei".⁵³

55 Odette Samson, agent des services secrets britanniques, se souvient de son séjour en cellule :

"Tout à coup, un dispositif a fermé la porte et m'a laissé dans l'obscurité totale. Je suis resté dans cette obscurité pendant plus de trois mois. Quand je pense au temps que j'ai passé à Ravensbrück, je me demande même maintenant comment j'ai pu supporter tout cela sans perdre la raison. Je crois que je le dois en grande partie à une lame de rasoir cassée que j'ai découverte un jour sous le radiateur de ma cellule. Je me souviens encore de la façon dont mes doigts l'ont saisie alors que je cherchais à tâtons mes vêtements dans l'obscurité. Qui pouvait bien les avoir cachés ? cet endroit, apparemment quelqu'un qui y attachait une grande importance. Par la suite, j'ai compris. Dans les mois qui suivirent, cette lame fut mon seul soutien. Le moyen d'échapper à la mort tragique dans la chambre à gaz".⁵⁴

53. SlgBuBd29Ber503.

54. SlgBuBd32Ber583.

56 Erika Buchmann décrit un autre regard des détenus sur la mort et l'agonie dans le camp :

"Les prisonniers, dans leur majorité, étaient devenus si indifférents à la mort que parfois ils ne nous disaient même pas quand une de leurs camarades était morte pendant la nuit et restaient corps à corps dans le lit avec elles toute la nuit. La mort avait perdu son caractère effrayant ! La plupart ne la remarquaient guère, pour beaucoup elle apparaissait comme le véritable sauveur de cette horrible condition".⁵⁵

57 Le journaliste Dariusz Zaborek pose la question à Alijca Gawlikowska :

De quelle manière les Allemands ont-ils procédé à l'exécution ?

Alijca Gawlikowska :

"Probablement d'une balle dans la nuque. Je ne sais pas exactement, nous n'avons pas essayé de le savoir. [...] Nous ne voulions pas en parler. C'était un sujet délicat. Même dans le camp, on évitait certaines choses pour garder le contrôle de ses sentiments. De plus, il nous semblait que c'était quelque chose d'intime. Que c'était l'affaire de cette personne et que cela ne devait pas faire l'objet de curiosité. Il suffisait qu'ils soient assassinés".⁵⁶

58 En novembre 1944, Klara Rupp écrit à Yvonne Useldinger depuis le camp Siemens :

"Il n'y a rien de nouveau à dire sur moi et mon environnement. Ce qui me préoccupe en ce moment, ce sont les ~~lignes~~ ~~lignes~~ que je constate tous les jours dans le paysage. La forêt, les arbres et les arbustes commencent à s'animer de couleurs automnales si vives que mes yeux sont pleins de merveilles. Bien sûr, le ciel ne peut pas se taire non plus et, surtout le soir, il joue de toutes les nuances d'or et de bleu, de gris et de violet. De plus, il fait ressortir des silhouettes noires que c'est un plaisir de voir. Cette nuit, je n'ai pas pu m'endormir, parce que je ne pouvais pas me détacher en pensée de l'image lacustre du soir et parce que je souhaitais si ardemment, sans plainte ni inhibition et sans les grincements que j'~~ai~~ dans les âmes comprimées, m'enfoncer dans cette splendeur, dans l'amour et la ~~vie~~ ~~vie~~ Un désir si intempestif !" ⁵⁷

55. SlgBuBd16Ber19 p. 25.

56. Alijca Gawlikowska, Je n'ai jamais fait de moi une héroïne, Metropol 2017, p. 79.

57. SlgBuBd24Ber325 p. 1.

59 Wanda Lambert de Loulay, qui a déjà évoqué les difficultés à entretenir des amitiés dans le camp, mentionne un contact particulier :

"Le lendemain, alors que je dois de nouveau attendre et que le chien n'est pas loin de moi, je le regarde dans les yeux et je dialogue en silence ; ce qui se répète pendant plusieurs jours. Qu'est-ce qu'il y a de mal à cela, c'est si coquet de tenter son petit charme dans notre misérable situation. Un matin (le moustachu a pris l'habitude de s'asseoir sur le derrière à mes côtés), je répète le bourdonnement. Il me regarde et je suis satisfaite pour toute la journée.

59.1

Deux jours plus tard, je ne peux pas résister à lui passer la main sur la nuque. Il laisse le contact se faire. Ce jeu dure deux jours. Je n'échangerais ma commande de soupe pour rien au monde, pas même pour un de ces petits sachets que les propriétaires de pain s'offrent. Ces moments sont si apaisants. Ce doux pelage sous la main, cette vie chaleureuse ! Le chien ne me regarde plus ; il se prête au jeu en cachette, un simple battement de queue quand je le quitte ou quand il s'en va".⁵⁸

60 Erika Buchmann écrit dans l'un de ses rares rapports personnels :

"Nous sommes le 25 novembre 1944. Un vent froid balaie le camp, de lourdes gouttes de pluie frappent les rares vitres intactes de l'hôpital, tombent à travers les cadres vides en claquant sur les housses bleues et blanches déchirées. [...] La fenêtre nous offre une vue imprenable sur la rue du camp. Quatre femmes traînent les morts dehors - elles les jettent de la salle d'eau sale sur le corbillard déginglé. Nus et nus, rongés par les rats, amaigris en squelettes, les yeux grands ouverts dans une plainte muette, ils sont traînés l'un après l'autre. Nous connaissons cela depuis de nombreux mois, des milliers de personnes ont été emportées ainsi. Mais aujourd'hui, c'est autre chose, aujourd'hui nous sommes nous-mêmes malades, ~~tu~~ désespérément contre la fièvre qui monte, aujourd'hui nous n'arrivons pas à nous défaire de la question angoissante : Toi aussi ? Demain déjà ? - Après-demain ? Silencieusement, douloureusement, elle pleure à côté de moi".⁵⁹

58. SlgBuBd41Ber980 p. 19.

59. SlgBuBd25Ber377.

61 Le 20 février 1944, Nelly Mousset Vos écrit dans son journal :

«Ce soir le ciel voilé versait une clarté de perle sur le camp irréel. Au loin le lac soyeux brillait, les arbres se fondaient dans le crépuscule. Groupées près de leur baraquement, les Yougoslaves chantaient en chœur des airs de leur pays. Leurs voix jointes, joyeuses ou mélancoliques, montaient dans l'air argenté. La sensation de rêve était si forte que j'attendais le réveil. Plus tard, si je reviens dans la vie, je reverrai cette nuit de lune tamisée et de chants nostalgiques. Je te reverrai Nadine, au bras de qui je m'appuyais, heureuse d'entendre en toi l'écho de mes pensées. Ce bras que je sens chaque jour plus maigre sous le vêtement rayé qui nous fait pareille.»

61.1

"Ce soir, le ciel voilé déversait une clarté perlée sur le camp irréel. Au loin, le lac soyeux scintillait et les arbres s'estompaient dans la ~~lune~~ Les Yougoslaves, serrées devant leurs baraques, chantaient en chœur des mélodies de leur pays. Leurs voix communes, joyeuses ou mélancoliques, s'élevaient dans l'air argenté. La sensation de rêve était si forte que j'attendais le réveil. ~~Plus~~ Plus tard, quand je reviendrai à la vie, je reverrai cette nuit avec la lune vaporisée et les chants nostalgiques. Je te reverrai, Nadine, au bras de laquelle je me suis appuyé, heureux d'~~entendre~~ en toi l'écho de mes pensées. Ce bras que je sens chaque jour plus maigre sous le vêtement rayé qui nous rend identiques".⁶⁰

62 Kató Gyulai décrit le départ après la libération :

"Nous avons fait nos adieux à Szidi. Nous n'avons pas eu beaucoup de temps, mais c'était d'autant plus chaleureux. Cela nous a fait mal de nous séparer d'elle, mais cela nous a réconfortés de voir qu'elle au moins avait réussi. Elle rentrait chez elle et pouvait donner des nouvelles à nos parents. Du moins, c'est ce que nous imaginions, et nous n'étions vraiment pas jaloux, car si quelqu'un méritait de s'échapper, c'était bien elle. C'était une bonne camarade".⁶¹

60. Extraits du journal intime non publié de Nelly Mousset Vos. Lecture gracieusement offerte par Suzette Robichon.

61. Kató Gyulai, Deux sœurs - Histoire d'une déportation, Metropol/Berlin, 2001, p. 21.

62.1 Katõ Gyulai raconte son propre parcours pour rentrer chez elle :

"Evi était très fatiguée par la marche épuisante de la veille. Après avoir été longuement persuadée, elle s'est couchée sur le bord de la route. Je suis resté avec elle jusqu'à ce qu'une voiture la prenne avec nos affaires, ce qui a rendu la marche un peu plus facile".⁶²

62.1.1 Mais les beaux moments qui ont suivi la libération sont eux aussi gravés dans la mémoire de Katõ Gyulai :

"A Berlin, nous avons reçu une excellente nourriture, quatre fois par jour, il ne manquait que les fruits auxquels nous étions habitués à Borgsdorf. C'est aussi ici que nous avons reçu du chocolat pour la première fois. J'en ai mangé avec ferveur, car j'ai toujours aimé le chocolat. Mais d'une certaine manière, il n'avait pas le même goût que d'habitude. Ma mère et Evi n'étaient pas avec moi, elles qui aimaient aussi en manger et avec qui je n'ai pas pu partager cette fois".⁶³

63 Lea Bronner, de Slovaquie, raconte le camp au début de l'année 1945 :

"Un jour, on a dit que toutes les vieilles femmes allaient au camp de jeunesse, où elles devaient en général être mieux. Ma mère préférait choisir le travail plutôt que d'être séparée de moi, elle n'avait donc pas de carton rouge prouvant qu'elle ne pouvait pas travailler. Le 1er février, alors qu'elle restait au bloc en raison du grand froid qu'elle avait attrapé la veille en se mouillant les pieds, elle écrivit le charbon Stubova pour le camp de jeunesse.[. . .] Au bout d'une semaine, je réussis à accompagner un autre transport au camp de jeunesse. Ce que mes yeux ont vu était terrible.

63.1

C'était au début du mois de février, les vieilles femmes avaient été dépouillées de leurs manteaux. Il était environ 4 heures de l'après-midi, les femmes venaient de rentrer dans la chambre non chauffée après un appel qui avait duré toute la matinée. Ma mère tremblait de froid mais ce n'était plus du tout le doux visage de ma mère. Je voyais la faim, le froid dans ses yeux. Elle s'est jetée sur moi en pleurant et m'a dit qu'elle pensait ne plus jamais me revoir.

62. Katõ Gyulai, Deux sœurs - Histoire d'une déportation, Metropol/Berlin, 2001, p. 26.

63. Katõ Gyulai, Deux sœurs - Histoire d'une déportation, Metropol/Berlin, 2001, p. 88.

63.2

Elle savait alors peut-être mieux que moi qu'il s'agissait d'un camp d'extermination. Moi-même, j'étais encore myope. Ce n'est qu'après coup, par exemple, que je me suis rendu compte de la destination du flot de femmes jeunes et âgées qui sortait de la porte lors de ma visite. A l'époque, je croyais à un vrai transport. [. . .] Mon séjour fut bref, je dus rentrer en hâte au camp. Je suis parti avec le **sentiment** que ma mère devait retourner au camp ~~h~~ôt. Je vois ma mere devant moi, elle m'accompagne devant la porte de son bloc, ils ~~p~~euvent pas aller plus loin. Les larmes aux yeux, elle me fait signe aussi longtemps qu'elle me voit. C'est la derni`ere fois que j'ai vu ma m`ere et c'est ainsi que je la vois constamment devant moi : ratatin'e, tremblante de froid avec une expression terrible dans les yeux".⁶⁴

64 Helene Overlach, de Berlin, était elle aussi encore à Ravensbruck à cette époque et décrit dans le cadre de l'enquête contre le commandant du camp Suhren et le chef de l'Arbeitseinsatz Pflaum en 1949 :

"J'ai vu moi-même au début de l'année 1945, peut-être en janvier, comment un transport de détenus a été sélectionné pour être employé dans l'industrie de guerre. Dans ce cas, Pflaum, accompagné d'un représentant de l'entreprise compétente, sélectionnait les personnes pour ce transport. Cela se passait ainsi : Pflaum passait dans les rangs des ~~des~~ qui s'étaient présentés dans la rue du camp, soulevait les jupes des femmes, montrait la robustesse et la bonne constitution physique des femmes, pour prouver ainsi que les détenus étaient encore aptes à travailler".⁶⁵

65 Else Martha Sch"opke s'exprime également sur le rôle de Pflaum :

Pflaum a également procédé aux "sélections". Il s'agissait des sélections des "Les femmes qui ne pouvaient plus travailler. J'ai moi-même fait plusieurs recherches de ce type.

de l'année dernière. Tout le camp a dû s'aligner. Nous devions nous dénuder les jambes jusqu'aux genoux et le haut du corps, puis défiler devant Pflaum. Celui qui avait l'air maladif ou qui avait de l'eau dans les jambes était irrémédiablement éliminé. Mais il suffisait d'avoir les cheveux blancs ou gris pour être emmené au transport, c'est-à-dire au gazage".⁶⁶

64. SlgBuBd26Ber396.

65. SlgBuBd37Ber803.

66. SlgBuBd37Ber809.

67 Felice Mertens connaît aussi ces réflexions :

"[...] Mourra-t-elle dans ce camp maudit sans revoir ceux qu'elle aime ? A cette pensée, son cœur est envahi d'une tristesse infinie ! Ma camarade ! Ma sœur ! Donne-moi la main, lève la tête - regarde, là où le soleil se lève, ne vois-tu pas cette lueur de l'aurore ? [. . .]"⁷⁰

68 Yvonne Useldinger fait état d'une ~~pointe~~ ambivalente, même après la libération :

"Un cercle de personnes amicales m'entoure tout à coup. Ils parlent, rient, flirtent et dansent. De nouvelles choses me tombent dessus. Les gens s'approchent de moi, trop près à mon goût. Ma main est prête à se défendre, mais cela ne suffit pas. Tous veulent prendre, mais pas donner. Une bouche rieuse au lieu d'une réponse raisonnable : "Une femme doit toujours donner, elle est née pour cela, le sexe faible, des émigrants allemands que nous avons aidés, que nous avons couchés et soignés. Leur arrogance continue à me pousser à les mettre à la porte".⁷¹

69 Annette Eekman parle de ses sentiments à l'égard des personnes décédées dans le camp :

"Le sentiment de culpabilité d'avoir survécu n'est peut-être pas aussi fort. Mais il existe. [. . .] Nous n'en sommes pas responsables. Mais c'est un sentiment d'injustice. Pourquoi est-elle restée là-bas et pourquoi est-elle morte de manière si horrible ? [...] Ce n'est pas abstrait, c'est une injustice terrible. [. . .] Ces gens se sont tenus à côté de nous, ils nous ont parlé, ont dormi à côté de nous, et ils ont compté sur notre aide. C'est si proche".⁷²

70. La Ju "din" - Felice Mertens, Dans Helga Schwarz, Gerda Szepansky (éd.) . . . et pourtant, ~~h~~aigné "Blumen - Documents, rapports, poèmes et dessins sur le quotidien du camp 1939-1945, Brandenburg-Landeszentrale für politische Bildung, 2000, p. 68.

71. SlgBuBd27Ber475.

72. Loretta Walz "Et puis tu arrives. . .". Les femmes de Ravensbrück, Kunstmann/München, " ;
2005, S. 232.

70 La communiste allemande Rita Sprengel se souvient de son évasion d'un camp extérieur lors du bombardement de Dresde le 13 février 1945 :

"Des soldats gravement blessés sont couchés dans ce bunker, sur des bancs de bois étroits et durs. De temps en temps, on entend un ~~br~~ sourd. Je m'assieds sur un banc. La tête du blessé qui y est allongée ne cesse de glisser. Je m'efforce de rajuster son oreiller. La tête du blessé ne trouve toujours pas d'appui. Alors je pose la tête sur mes genoux, nous restons assis en silence, parfois l'homme gémit, doucement, courageusement. Une vieille femme se plaint. La fumée lui brûle les yeux [. . .] Le blessé sourit, il prend ma main. Une profonde entente règne entre nous. Il est entre la vie et la mort. Il veut vivre. Entre moi et les autres blessés, il y a aussi une étrange compréhension qui va de soi. L'un demande tel service, l'autre tel autre. Ici, je resserre une couverture, là, je fourre quelque chose pour que le lit soit un peu plus moelleux. J'enveloppe les pieds d'un autre. En moi brûle le désir de parler à ces gens, de leur dire que je me suis évadé cette nuit du camp de concentration".⁷³

71 Une prisonnière inconnue raconte l'une des marches de la mort :

"La nuit, le transport a obtenu l'autorisation de dormir entre les arbres de 11 heures à deux heures du matin. Lorsque Marie Groeneweg a distribué le lait en poudre, les détenues du centre d'expérimentation [Nossentin] se sont assises les unes contre les autres et elles ont été surveillées de tous les côtés par des SS avec des fusils chargés pour tirer sur les fuyards. Les femmes parlaient peu. Au début, elles se demandaient pourquoi elles étaient surveillées de la sorte et quel était le but des SS, la guerre étant terminée. Au bout d'un certain temps, elles comprirent qu'elles couvraient de leurs corps l'armée ~~de~~ fuite et les SS, qui les protégeaient ainsi involontairement, et que ceux-ci espéraient atteindre le front américain".⁷⁴

73. SlgBuBd18Ber125.

74. SlgBuBd25Ber380 p. 5.

72 Annette Eekman souligne également l'importance de la "communauté du camp" dans sa vie :

"Le temps passé dans le camp nous a beaucoup rapprochés. Nous avons un langage commun et il nous est difficile d'en parler aux autres. C'est dans nos rencontres que nous trouvons la force de continuer à travailler".⁷⁵

73 Oloviannikova Ekaterina Ivanovna décrit sa situation de manière très différente :

"J'habite Kazan, et pendant toutes les années d'après-guerre, je n'ai encore rencontré aucune personne qui ait été prise en captivité allemande et avec qui je puisse partager ma tristesse et mon chagrin d'amour. Apparemment, il n'y en a pas à Kazan, ou alors ils se taisent".⁷⁶

74 Les souvenirs de Mikhaïl Slatogorov montrent également l'importance que les amitiés du camp ont continué à avoir dans la vie des survivants :

"Et sur une femme russe - ancienne prisonnière d'un camp de concentration hitlérien, avec laquelle j'ai eu une rencontre en Allemagne après la victoire - j'ai vu sur sa poitrine une toute petite broche en plastique : d'un côté était découpé le chiffre 81324, de l'autre 43317- Le premier numéro est le mien, - m'a-t-elle dit, - et le second celui de la Française Monet, mon amie du camp. La broche, ils l'avaient cachée nuit dans la baraque".⁷⁷

75 Cependant, l'entretien de ces relations après la guerre a également souffert de l'émergence de la "guerre froide". C'est ce qu'écrit Anette Langendorf à Erika Buchmann :

"Maria Wiedmaier, aujourd'hui Kuhn, est venue me rendre visite et bien sûr, nous avons beaucoup pensé à Ravensbrück et à nos amies et compagnons d'infortune qui s'y trouvaient. J'ai toujours rêvé qu'un jour, peut-être le dixième anniversaire de notre libération, nous nous retrouverions tous, quelle que soit notre nationalité ou notre appartenance politique. Mais les événements mondiaux et la politique ont fait que cela n'a pas été possible.

75. Loretta Walz "Et puis tu arrives. . .". Les femmes de Ravensbrück, Kunstmann/München, " ;
2005, S. 240.

76. SlgBuBd28Ber491 pp. 3.

77. SlgBuBd33Ber599.

Je n'ai pas réussi à faire ~~naître~~ ce bon sentiment de camaraderie au point que cette rencontre n'a pas eu lieu jusqu'à présent, du moins pas autant que je l'aurais rêvé".⁷⁸

76 Alicja Gawlikowska décrit comment les expériences de camps restent importantes même à un âge avancé :

"Et quand je suis seule maintenant, je me sens bien. La majorité de mes connaissances qui sont seules aiment vivre seules". Dariusz Zaborek : Les femmes qui étaient dans les camps ? Alicja G. : "Oui, elles aiment être seules. Sauf si leur état de santé ne le leur permet plus. Mais tant qu'elles sont en forme, elles vivent seules".⁷⁹

77 Lies Kubier, originaire de Wuppertal, décrit elle aussi comment le passé reste proche d'elle :

"Je suis dans le camp chaque seconde de ma vie".⁸⁰

78. SlgBuBd23Ber271.

79. Alicja Gawlikowska, Je n'ai jamais fait de moi une héroïne, Metropol 2017, p. 94.

80. Loretta Walz "Et puis tu arrives. . .". Les femmes de Ravensbrück, Kunstmann/München, " ;
2005, S. 51.